

NORMA DUNNING



TAINNA

TRADUIT PAR DANIEL GRENIER

MÉMOIRE



D'ENCRIER

**NOUS SOMMES
DES INUIT,
PEU IMPORTE OÙ NOUS
NOUS TROUVONS.**

**INUTTIGUT :
NOUS LES INUIT
NOUS SOMMES LÀ.**

MÉMOIRE 
D'ENCRER

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9
INFO@MEMOIRENCRER.COM
MEMOIRENCRER.COM

TAINNA

CELLES ET CEUX QU'ON NE VOIT PAS

DE LA MÊME AUTRICE
EN FRANÇAIS

Annie Muktuk et autres histoires (roman)

Montréal, Mémoire d'encrier
2021; 2023 (Legba poche)

Tainna raconte l'histoire des Inuit qui vivent dans le sud au-delà de la toundra. Depuis le royaume des esprits, Chevy Bass veille sur Kunak, son petit-fils en péril. Bunny, le cœur brisé, erre sur un terrain de golf par une nuit glaciale sous l'œil tendre des oies. Un prêtre mange un filet de poisson au McDonald's en compagnie d'un homme décédé depuis des années. Annie, dans la soixantaine, retrouve l'amour et la guérison auprès d'un vieil ami. Pour contrer la violence des villes, ces femmes et hommes inuit font appel à l'humour, à la tendresse et aux ancêtres.

Écrivaine et professeure, **NORMA DUNNING** vit à Edmonton où elle enseigne à l'Université de l'Alberta les savoirs autochtones. Elle écrit les légendes de ses ancêtres et creuse les chemins de son identité. Son premier livre, *Annie Muktuk et autres histoires* (Mémoire d'encrier, 2021) a connu un franc succès. *Tainna* (Mémoire d'encrier, 2023) a remporté le prestigieux Prix littéraire du Gouverneur Général en 2022 pour l'édition anglaise.

Écrivain et traducteur, **DANIEL GRENIER** vit à Québec. Il est l'auteur de trois romans, notamment *Héroïnes et tombeaux* (Héliotrope, 2023). Il a signé plusieurs traductions dont, chez Mémoire d'encrier, *Seuil de tolérance* de Thomas King (2022) *Annie Muktuk et autres histoires* (2021) de Norma Dunning, et *Les enfants du printemps* de Wallace Thurman (2019).

NORMA DUNNING

TAINNA
CELLES ET CEUX QU'ON NE VOIT PAS

TRADUIT DE
L'ANGLAIS (CANADA) PAR

DANIEL GRENIER



Ce livre est dédié à nous les Inuit qui vivons au-delà de la toundra, nous qui nous levons et qui menons nos vies dans les régions du sud du Canada.

Nous sommes des Inuit, peu importe où nous nous trouvons.

Inuttigut : nous les Inuit – nous sommes là.

NOTE DE L'AUTRICE

Les histoires et les personnages dans ce livre sont fictifs.

Notre collision a été cosmique. Rien ne pouvait nous empêcher de nous écraser l'une sur l'autre. Aucun autre obstacle n'aurait pu se mettre en travers de cette étreinte. Cette première étreinte. On avait été séparées si longtemps. Plus de 11 ans. Onze ans de voix étouffées. Sans contact. Sans blessure. Sans faute. J'ai reconnu sa voix avant même qu'elle prenne son souffle en initiant notre première conversation téléphonique en plus d'une décennie. On n'oublie pas la voix de quelqu'un qu'on a aimé si fort. C'était elle, nerveuse et lointaine.

La qualité de la connexion donnait l'impression qu'elle se trouvait à l'extérieur du pays. Ça m'a soulagée. Peut-être vivait-elle à l'étranger, ce qui la plaçait de l'autre côté de l'océan. Je me souviens de la tension dans mes épaules qui s'est momentanément apaisée. Plusieurs fois, au fil de cette décennie, je m'étais languie de sa voix, mais jamais je n'avais voulu être celle qui compose le numéro en premier. Le temps permet à la vie de bourgeonner même quand les proches y sont absents. C'est plus facile comme ça.

— Je suis rendue vieille.

Ses quatre premiers mots m'ont rappelé comment elle était. Toujours en train de parler d'elle d'abord. Sans jamais demander de mes nouvelles. Sans jamais penser aux autres. J'ai pensé au temps qui passe, en longueur et en largeur, au fait que ça ne veut pas dire que les gens changent au même rythme. Je lui ai rappelé que nous étions toutes rendues vieilles. Nous toutes, passé 50 ans. Nous toutes, passé le mûrissement de notre âge mûr. Elle a laissé échapper qu'elle avait quitté son mari deux ans auparavant.

J'ai répondu un encourageant et joyeux :

— Bon débarras !

Encore une fois, la cadette réconfortait l'aînée. Celle que j'ai toujours considérée comme tellement *plus* que moi. Plus grande. Plus brillante. Plus jolie. Plus mince. Je n'ai jamais été à la hauteur des standards qu'elle avait créés et auxquels je devais me mesurer. J'ai senti la honte de l'enfance s'enrouler autour de moi comme chaque fois que je me trouvais en sa présence. Le voilà qui revenait, ce voile d'insécurité enrobant mes épaules de ses franges en lambeaux.

Elle a continué de parler de son ex. Je l'ai laissée déblatérer. Ce n'est pas que je le détestais, ce gars. Mais je savais que je devais faire attention quand il était dans le coin. Lui et moi, on portait un masque lorsqu'on était en présence l'un de l'autre. Je tentais de commenter différents événements sportifs que je n'avais même pas regardés, des trucs que j'avais vus passer dans les grands titres du cahier des sports.

Parler avec lui, c'était difficile. Ses yeux ne croisaient jamais les vôtres. Il regardait toujours à l'est ou à l'ouest de la personne à qui il s'adressait, ou à une ligne d'horizon qu'il créait juste au-dessus de votre tête. Il était ouvertement intolérant envers les membres de ma famille. J'étais heureuse qu'elle ait laissé quelqu'un qui, me disais-je, n'avait jamais vraiment reconnu le fait qu'elle vivait avec lui, sous le même toit.

Enfin, elle m'a demandé :

— Quoi de neuf ?

Question difficile, surtout quand on tente de récupérer du choc d'avoir reçu un appel inattendu. « Quoi de neuf ? », une question qui vous place dans la position de l'endettée et qui transforme votre vie en une liste de ce qui était le plus important avant que le téléphone sonne.

Je me suis surprise à avoir envie de révéler quelque chose d'incroyable, mais mon esprit était embourbé dans les détails de ce qui s'était passé plus tôt ce jour-là, lorsque mon deuxième fils m'avait appris qu'il comptait rompre avec sa copine, une fille adorable qu'il fréquentait depuis longtemps. Ce n'était pas le genre de chose dont je voulais parler avec Grande Sœur. Il n'y avait rien au monde dont j'avais moins envie de lui parler que de mon Lance. Il n'était pas un sujet avec lequel on entamait la conversation. La ténacité et la confiance sont des choses qui se méritent.

La seule manière de répondre à cette question, c'était d'inventer à mesure, de penser à quelque chose qui se trouvait en périphérie de ma vie et de le placer sous la lumière. Il fallait maintenant que je me réfugie dans un endroit sûr.

J'ai parlé de l'université, de mon bonheur d'y étudier. Du sentiment vivifiant d'être la vieille dame du groupe, de fréquenter tous ces jeunes, de lire et d'apprendre. Je lui ai dit à quel point ça faisait longtemps que j'attendais ça. J'avais toujours fait passer en premier les gens que j'aime. Ce qu'elle avait délibérément oublié de faire, même si on avait elle et moi grandi ensemble et qu'on nous avait enseigné ça.

Il y avait toujours eu quelqu'un d'autre à faire passer avant moi. Quelqu'un d'autre qui avait besoin de mon attention. Il y avait eu les factures à payer, les enfants à élever, et cette éternelle pulsion de « réussir » dans la vie. Cet espoir, toujours, de tomber sur un trésor caché. Mais ce trésor fantasmagique avait fini par briser les rêves de mon foyer. Puis, un jour, j'avais décidé de faire ce que j'avais toujours voulu faire, et mon rêve avait soudain pris forme. Au téléphone, je me suis donné une voix d'héroïne. Grande Sœur a approuvé en roucoulant et m'a dit que j'étais courageuse. Peut-être que j'avais besoin de cette confirmation de sa part.

Elle m'a posé des questions à propos de nos frères et sœurs. Je n'avais aucune idée de ce qu'il pouvait bien arriver dans leur vie. Depuis que j'avais débuté mes cours à l'université, je n'avais plus de leurs nouvelles. J'étais fatiguée de leurs moqueries, de leur absence de soutien. Comme des participants à une télé-réalité, je les avais éliminés les uns après les autres. En contrôlant l'afflux de négativité qui montait en moi, je lui ai simplement répondu que je n'en savais rien.

Comment pouvait-on claquer la porte et revenir 11 ans plus tard pour demander, comme si de rien n'était : « Tout

le monde va bien ? » Je lui ai dit que, ces temps-ci, seuls mes fils et moi demeurions dans nos orbites respectives. Je n'avais aucune information à lui donner.

Ça faisait deux minutes qu'on parlait lorsque j'ai décidé d'ériger la barrière. La colère m'a submergée. Ne t'en occupe pas, me suis-je dit. J'ai tiré, en riposte, les rebords du voile de honte qui m'étranglait. J'ai redressé les épaules. J'ai retiré le voile de ma gorge. C'était elle qui m'avait raccroché au nez, 11 ans plus tôt. Pour qui se prenait-elle, à composer mon numéro comme ça et à me servir son : « Quoi de neuf ? »

J'ai tenu ma position, derrière la barrière. Grande Sœur semblait dépourvue, à l'autre extrémité de la ligne, comme à la recherche de sujets à aborder. Ou comme désireuse de dire quelque chose, mais sans savoir comment.

Elle a fini par m'avouer qu'elle avait perdu son unique enfant, son fils. Son petit garçon, Matt, qui a trois mois de plus que mon Lance. Elle ne l'avait pas perdu dans la mort, mais dans les procédures du divorce. Je lui ai rappelé que peu importe l'âge des enfants, un divorce est une épreuve qu'ils traversent tous d'une manière différente. Après un court silence, elle a mentionné qu'elle avait entendu parler de notre rupture, à mon ex et moi, des années auparavant. J'ai acquiescé de la tête, avant de me rendre compte qu'elle ne pouvait pas voir mes hochements, au bout du fil.

— Oui. La meilleure chose qu'on a jamais faite l'un pour l'autre ! ai-je dit.

Je suis certaine qu'elle entendait le sourire dans mes mots. C'est la vérité – son départ, c'était la meilleure chose

qu'on avait jamais faite l'un pour l'autre. Je souriais parce que je me souvenais du jour où il m'avait quittée et la tristesse que j'avais ressentie alors. Mais trois semaines plus tard, une incroyable vague de bonheur avait déferlé sur moi.

J'étais sortie, jubilante, et j'avais acheté un nouveau lit format *queen*, j'avais décrassé les murs et accroché tous ces portraits qu'il m'avait empêché de montrer durant les années de notre mariage. En moins de trois semaines, l'extase m'avait envahie en constatant combien l'un de nous deux avait raison en imposant ce changement. Mon cœur était enfin libre.

Elle est revenue sur le sujet de nos frères et sœurs et je me suis sentie obligée de lui fournir une réponse. Je lui ai dit que je ne pouvais plus faire comme si je les connaissais vraiment. Au moment où nos parents avaient quitté ce monde, l'unique lien qui nous unissait avait disparu. Il n'y avait plus nulle part où on aurait pu se dire chez nous. Sans les parents pour nous maintenir soudés, les vieilles querelles familiales avaient refait surface et nos relations s'étaient désintégrées. Écrasées au sol, comme un ballon dégonflé. Elle a pouffé de rire. Ça m'a rappelé les deux petites filles qu'on avait été ensemble. Deux petites filles qui s'endormaient en riant, dans le grand lit qu'on partageait. Parfois, ça me manquait. Les petits soucis et les histoires de gamines. On avait déjà eu du plaisir.

Elle a voulu savoir si j'accepterais de lui rendre visite, lors de la longue fin de semaine qui s'en venait. J'en avais envie, mais ça me faisait peur. Elle s'est lancée dans une longue description du chemin à emprunter pour trouver sa

maison de campagne. Elle avait quitté Banff pour s'installer à deux heures de route dans l'arrière-pays, le pays bien profond, comme elle le disait. J'ai tenté de noter ses indications, excitée à l'idée de la revoir. Je lui ai répondu que je la rappellerais demain soir pour lui donner ma réponse. Après tout, j'avais quand même des responsabilités, et je devais m'arranger avec l'université pour prendre congé. On a raccroché. Je suis restée éveillée dans mon lit, cette nuit-là, incapable de fermer l'œil.

J'étais étendue là, comme subjuguée par l'aspect aléatoire de tout ça, à penser au fait que je m'étais toujours sentie déstabilisée à ses côtés. Je me suis demandé si j'avais vraiment besoin de ça, dans ma vie. Elle m'avait toujours traitée comme une sorte de poupée avec laquelle on joue pendant un court moment. Et elle avait toujours été celle qui décide que le jeu est terminé, une fois qu'elle s'était lassée de moi ; elle me replaçait alors sur la tablette pour au moins une autre décennie, avant de me dépoussiérer quand lui prenait le caprice de jouer avec moi de nouveau.

Bien du temps avait passé depuis qu'elle avait délaissé son jouet pour la dernière fois, et le temps accumulé l'avait terni encore plus. On avait littéralement cessé de penser l'une à l'autre... et là, une invitation et l'attente d'une réponse dès le lendemain.

Je n'irai pas seule, ai-je décidé.

Lorsque arrive le samedi de la longue fin de semaine, je saute dans la voiture en compagnie de deux de mes fils. Nous voilà filant sur l'autoroute, une sensation de liberté

découpant l'espace partout autour de nous. Heureux de sortir de la ville et de laisser derrière nous ses problèmes. Grande Sœur et moi, on a parlé au téléphone deux fois par semaine tout au long du dernier mois. Une forme d'aisance s'est installée entre nous et la méfiance réciproque a diminué. Je suis excitée à l'idée de la revoir enfin en personne.

Je me demande à quoi elle ressemble. Si elle est encore la plus grande, la plus mince. Celle à côté de qui je me suis toujours sentie diminuée. Celle que j'ai enviée chaque jour de mon enfance, jusqu'au début de l'âge adulte. Celle dont je quêtai l'approbation tout en ne sentant jamais vraiment qu'elle me la donnait.

La musique se répand pêle-mêle dans ma vieille Ford rouillée. Mon cadet et moi, on chante en chœur les chansons qui passent à la radio. Un peu plus tard, on met une compilation sur un CD qu'il a gravé il y a des années. Celle qu'il avait appelée *Chansons pour un jour de pluie*. Ma vieille Ford n'a pas de prise pour iPod alors on doit se rabattre sur une technologie antique. Ses choix nous font rire. Mon cadet a toujours su comment faire baisser mon niveau d'anxiété.

Mon chômeur de deuxième fils s'est joint à nous, il voulait lui aussi s'éloigner de sa propre vie. Il ne chante jamais à voix haute, mais ses lèvres prononcent chaque mot en silence. Même quand il était petit, il ne chantait pas, il ne sifflait pas, il ne fredonnait pas non plus. Je garde espoir qu'il se laisse aller un jour.

Un trio d'excités, en approche d'un univers inconnu. Plus nous roulons vers le sud, plus les nuages noircissent dans le ciel. À la radio, on annonce une alerte de grêle. On

se dirige peut-être droit sur une tempête, mais on poursuit notre chemin, deux voix qui hululent les paroles des chansons qui sortent des haut-parleurs, une troisième voix silencieuse qui se contente de hocher la tête en rythme.

J'éclate de rire quand j'entends les premières notes de « Bad Moon Rising ».

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? veut savoir Lance.

Je leur raconte que ma mère, leur grand-mère, chantait toujours : « Don't go out in your nightie! » au lieu des vraies paroles et ça nous faisait tellement rire chaque fois. Tous ces petits plaisirs innocents qu'elle nous offrait, à nous, les enfants. Toutes ces petites choses qu'elle faisait pour nous faire rire. Tout cet amour qu'elle déversait sur chacun de nous. Je leur raconte ça. La manière qu'elle avait de nous remplir des joies de la vie. Mes souvenirs d'enfance partent en roue libre sur l'autoroute.

Chacun de nous a sa propre façon d'exprimer l'excitation qui l'habite, tandis qu'on approche de la petite ville où Grande Sœur nous a proposé de la rejoindre. Elle ne vit pas ici. Elle vit dans les grands espaces, plus de 50 kilomètres plus loin, sur un site de randonnée très isolé, le long de la Ghost River. À peine une moucheture sur la carte, selon Google Maps. Grande Sœur sera notre guide.

Mes fils descendent du véhicule en premier, en quête de leur tante qu'ils n'ont pas vue depuis longtemps. Je reste à l'intérieur et leur demande de me texter lorsqu'ils l'auront trouvée. Mon cœur bat la chamade. Une cigarette brûlante jaunit le bout de mes doigts. Je jette un coup d'œil dans le rétroviseur en poussant un gémissement, je me dis que

j'aurais dû me faire une queue de cheval. Mes cheveux, la première chose qu'elle va critiquer. Suivront des commentaires sur mon tour de taille qui ressemble à une chambre à air mollassonne. J'hésite à me mettre un peu de rouge sur les lèvres. Une alerte sonore sur mon téléphone. C'est mon cadet qui me texte : ils l'ont trouvée. Le temps est venu de sortir d'ici et de faire face à Grande Sœur. J'aimerais pouvoir faire demi-tour et rentrer à la maison.

Grande Sœur est à l'épicerie du coin, de l'autre côté du stationnement où je me suis garée. Je descends de la voiture et prends une gomme à mâcher. Puis, j'entame ma lente marche vers eux. J'aperçois la silhouette familière, c'est elle. Ses longs cheveux qui coulent, son corps mince aux jolies courbes qui n'a pas changé. J'ai envie de courir et de lui sauter dans les bras, ou de m'approcher en silence par-derrière et de lui couvrir les yeux de mes mains en disant : « Devine c'est qui », mais à la place, je me retiens et je ralentis encore plus, en réfléchissant à ce que je vais dire d'abord.

Je n'ouvre même pas la bouche en m'approchant. Elle se retourne et me tombe dans les bras, et les ordres ne tardent pas à venir, une fois les larmes séchées. « Mets l'auto là – non pas là-bas, juste là – en dessous des arbres. » « Mais oui, c'est OK je te dis – non, t'auras pas de contravention. C'est une petite ville, ici. Tout le monde se stationne là pendant des jours. » « Non, t'as pas besoin d'acheter quoi que ce soit. On a tout ce qu'il faut là où on s'en va. C'est très creux dans le bois, tu vas voir. »

Les garçons et moi, on saute dans son Jeep. Les sièges sont si surélevés que je ressens un vertige à la vue des collines qui nous entourent. La radio est allumée et la BBC nous informe de l'état du monde, tandis que le paysage défile. Personne ne parle. On écoute l'animateur nous parler de sa voix douce, nous expliquer que des enfants se sont fait bombarder dans leur école au Moyen Orient. D'un ton froid et monocorde, il nous décrit les dernières frasques de la famille royale. Je ne peux plus endurer le silence.

— Je déteste tellement les nouvelles à la BBC. Peu importe ce qui se passe, ça sonne pareil dans mes oreilles. Qu'ils parlent de bébés qui se font tuer ou du bébé que Kate a eu ou non, c'est toujours sur le même ton.

— J'avais jamais remarqué, me répond Grande Sœur, en tendant le bras pour éteindre la radio.

Elle jette un coup d'œil dans le rétroviseur :

— Tom, chante-nous quelque chose.

Tom est tout sourire. C'est mon plus jeune, son préféré parmi mes quatre garçons. Elle l'a beaucoup gâté quand il était petit. Lance, elle ne l'a jamais vraiment apprécié. Il représente tout ce que son garçon à elle, Matt, n'est pas. Il est fort. Grand. Athlétique, et si beau à voir. C'est à peine si elle a fait mine de remarquer sa présence dans le véhicule. Elle a toujours été comme ça avec lui. Le fixant seulement pour le réprimander, pour lui balancer des mots sévères et faire régner la discipline. On ne nous avait pas élevés de cette manière. On nous avait appris qu'il fallait recadrer les enfants avec des mots d'amour et de la patience, et non avec de la colère et des doigts pointés dans le visage. Elle

avait oublié nos façons de faire, ou avait décidé de ne rien retenir et d'en faire fi.

Tom se met à battre le rythme sur ses cuisses, un tempo simple s'élève et il commence à chanter :

— On roule le long de la Ghost River, on roule le long de la Ghost River – Hey ho – Où est-ce que tu t'en vas quand tu roules le long de la Ghost River ?

Grande Sœur et moi, on se joint à lui. Lance s'éclaircit la gorge et regarde par la fenêtre.

Ses souvenirs doivent aller à la rencontre des miens quelque part à l'horizon, au pied des montagnes. Il se souvient, lui aussi. Toutes ces fois où elle s'est esclaffée en le voyant trébucher, quand il était petit. Son habitude de toujours le ramener à son échec, quand il a doublé sa sixième année et qu'il a ensuite décroché, sans jamais finir son secondaire. Et de toujours le comparer à son fils à elle, Matt, comme si ce dernier était l'unique succès de la famille. Je le sens. Les réunions de famille ne sont pas toutes remplies de bons souvenirs. Chacun de nous doit lutter avec la mémoire de ces temps malheureux. Avec ces choses qu'on avait enterrées, profondément, dans un recoin de notre tête.

— Tu chantes avec nous, Lance ? lui dis-je, en espérant arriver à briser cette vague de tristesse qui menace de s'abattre sur nous deux.

Dans le reflet du miroir latéral, côté passager, je le vois qui secoue la tête.

Grande Sœur élève délibérément la voix. La chanson de Ghost River noie la vérité. Soudain, Tom arrête de chan-

ter pour raconter à sa tante l'anecdote du « Don't go out in your nightie! » La tête de Grande Sœur pivote dans ma direction et elle dit en soupirant :

— Toujours pas capable de leur dire la vraie histoire, hein ?

Voilà, ça s'en vient. Je la sens, comme je la sentais, enfant. La question qui commence à s'échauffer sur ses munitions verbales. Je suis sur le point de répondre lorsqu'elle poursuit sur sa lancée :

— Et, en passant... tes cheveux ?

Elle secoue la tête comme si elle sermonnait un enfant et m'enfonce son index droit dans le bedon :

— Qu'est-ce qui se passe ici ? Tu te prends un peu trop pour le Bonhomme Pillsbury, je pense !

Elle a résisté plus longtemps que les 10 minutes que j'avais prévues. Je secoue la tête comme l'a fait Lance juste avant et plonge le regard dans le miroir latéral. Je ne réponds rien. Je ne serai jamais à la hauteur. Comment a-t-on pu sortir du même ventre, elle et moi ? Comment a-t-on pu vivre sous le même toit ? Il y a plusieurs sombres vérités enfouies dans notre passé, notre passé de sœurs. Des événements dont je n'ai jamais parlé à mes fils. Je n'ai aucune envie de contaminer la prochaine génération avec des souffrances inutiles. J'aurais dû prendre ma voiture au lieu de la laisser au village. On est ses otages, maintenant.

Le long de la route cahoteuse, Grande Sœur se met à nous conter une longue histoire à propos des cougars qui errent dans les environs. Pour l'instant, elle a décidé de laisser le passé là où il devrait rester. Elle nous explique en